LOULOU ROBERT

DÉSHUMAI

roman

GALLIMARD

LOULOU ROBERT

DÉSHUMAINE

roman

GALLIMARD

À Penny et Erwan,

Je suis assise sur une chaise de jardin en bois dans ma cuisine, face à la fenêtre. Le soleil brille. Je coupe des courgettes en deux dans le sens de la longueur, puis en tronçons de six centimètres. Il faudrait que je mette un coussin sous mes fesses. Ma chienne Penny dort sous la table. Elle a la tête posée sur mon pied. Je ne bouge pas pour éviter de la réveiller. J'ai chaud, mais ce n'est pas une chaleur agréable. Des gouttes de sueur tombent sur la planche à découper. Je pense au moment où je vais me relever et à ma peau qui va rester collée à la chaise, aux marques que ses lattes en bois vont laisser sur mes fesses. Le coussin est dans le coffre du salon. Mon mari écrit dans le salon. Je sens la fumée de sa cigarette, j'entends ses doigts taper sur les touches du clavier. J'imagine les cendres tomber, salir son bureau. J'attaque ma deuxième courgette. C'est une courgette verte de calibre moyen. Je la coupe en deux, elle libère de l'eau. Je crois qu'il s'agit de mes larmes. Quand je suis montée dans la voiture pleine de cartons de vêtements il y a un an, que j'ai quitté Paris, quand mon mari m'a promis que j'aurais un chien, que j'allais me remettre à écrire et que tout irait bien.

Aujourd'hui, je l'écoute écrire en coupant des courgettes. Ce n'était pas l'idée.

Un moineau picore les miettes du pain aux graines que j'ai déposées ce matin sur le bord de la fenêtre. Troisième courgette. Ces courgettes sont belles, elles viennent du marché de producteurs locaux. Il a lieu le mercredi et le samedi sur la place des Halles. Je prévois les repas de la semaine. J'ai une liste. Ici, les gens ont des listes. Ici, les gens sont gentils. Je ne suis plus écrivaine mais j'achète beaucoup de légumes, je cours sur les bords de Loire avec ma chienne et je vais à la salle de sport quatre fois par semaine. BodyCombat, BodyAttack, BodyJam, BodyPump. Mon mari me dit que ce n'est pas

du vrai sport. Je m'en fous. Je me défoule et j'ai les bras musclés. J'ai coupé mes cheveux pour marquer le changement. Le début d'une nouvelle vie, d'un nouveau moi. Pour me remettre à écrire. Il faut croire que l'écriture et les cheveux n'ont rien à voir. Quand ce n'est pas jour de marché, je vais aux halles. Certains commerçants m'appellent par mon prénom et c'est agréable.

Un tronçon de courgette tombe sur la tête de Penny. Pardon bébé. Elle soupire et se rendort. J'aime sentir son souffle sur ma peau. Certains soirs, je pense au jour où je vais la perdre et je prends un Lexomil pour me calmer.

Accélération sur les touches du clavier. Je me souviens de ces moments où les mots prenaient toute la place. Le livre de mon mari parle d'un écrivain fauché dans un monde chaotique. Je me demande si tous les écrivains parlent d'eux-mêmes. Moi, c'est comme ça que j'écrivais. Le but était de troubler. Moi, mais pas vraiment. Moi, mais quelqu'un d'autre. Moi ou une autre version de moi-même. Après tout, personne ne pouvait vérifier. Personne ne sait ce qu'il se passe là-haut. Tout le monde me posait la question. Et tout le monde se foutait de la réponse. Je les comprends, on a nos vies, nos quêtes, nos solitudes, nos maris et tout le reste. Comme disait ma mère, chacun sa merde. Elle disait tout le temps ça. Je détestais. Mais elle avait raison. Écrire, c'est faire du beau avec sa merde ou celle des autres. On dit celle des autres mais en réalité c'est toujours un peu la sienne. Écrire, c'est sublimer. Ne plus écrire, c'est tout garder. Couper des légumes aide à évacuer.

Mon mari, les gens du marché l'appellent l'Écrivain. Il a les cheveux longs, une barbe grisonnante, des bagues aux doigts, il achète *L'Équipe* et lit à la terrasse des bistrots. Il boit son café au lait, ne me répond pas toujours quand je lui pose des questions. Même dans ses silences, je sens qu'il m'aime. Les gens doivent penser qu'il vend beaucoup de livres parce que je suis jeune et qu'il est presque vieux. Et qu'avec une telle différence d'âge il ne peut être question que d'argent. L'autre jour, le serveur du restaurant a dit Et votre père ? Mon mari était blessé. Moi aussi, un peu.

Cinquième courgette, jaune et fine. Un philosophe parle de Machiavel et de son *Prince* à la radio. En bas de mon immeuble, une femme demande à une autre femme le nom d'un restaurant. Les oiseaux aussi parlent, j'ai l'impression de les comprendre. Ma voisine du dessous regarde une série policière où des acteurs discutent de l'arme du crime. Et dans ma tête, toutes ces voix qui me jugent. On me dit que je gâche ma vie, que je devrais retourner vivre à Paris. On

me dit qu'il faut gagner de l'argent. On me dit qu'il faut m'investir dans une cause, faire quelque chose de tout ce temps. On me dit qu'il faut que j'arrête d'en perdre. On me dit de garder espoir, que l'inspiration va revenir. On me dit que c'est une question de volonté. Je sais que c'est faux. Il y a autre chose. La même chose qui fait que je ne vois rien à l'intérieur. Quand je pense, en réalité, je ne pense pas. Je ne sais plus si c'est dans ma tête ou à la radio. Dans ma tête ou en bas de l'immeuble. Dans ma tête ou dans celle des autres. Dans ma tête ou dans la télé de ma voisine.

Mon mari tousse, j'aimerais qu'il arrête de fumer. Je me demande ce que sentirait sa peau sans la cigarette. Il ne tape plus sur les touches. Je veux qu'il arrête d'écrire pour toujours. J'attrape une tête d'ail. Je libère les gousses de leur peau. Et je hache.

Le moineau s'envole, Penny s'étire et quitte la cuisine. Je suis seule et mes doigts sentent l'ail. Il faudra les frotter avec un objet en inox pour faire disparaître l'odeur. Il faudra ajouter dans le plat de courgettes de l'huile d'olive, du sel, du poivre et des flocons de piment, presser un citron jaune, en prélever les zestes, mélanger et mettre dans un four préchauffé à cent quatre-vingts degrés. Il faudra ensuite faire une lessive avec les serviettes de bain. Une fois le programme coton trente degrés terminé, étendre le linge dans la chambre, face à la fenêtre. Il faudra enfiler mes baskets, aller courir avec Penny pour ne plus entendre la télé de ma voisine, ni le livre de mon mari se construire sans moi. Il faudra me doucher, m'essuyer et mettre de la crème car ma peau est sèche. Penny léchera les gouttes sur mes mollets. Et je savourerai ce moment d'amour et de propreté. Loin de l'écriture, dans la salle de bains. Loin de mes rêves, avec un mari, un chien, dans une ville à une heure de TGV de Paris.

J'écrivais dans l'urgence. L'écriture : mon air, ma vie. Faut croire que je n'ai pas besoin d'air. Faut croire qu'on peut vivre tout en étant morte. Il n'y a plus d'urgence. Et ça me va d'être morte. Il vaut mieux être morte pour me supporter. Un moineau a une espérance de vie de trois ans. Il faudra devenir un moineau et tout ira bien, oui tout ira bien.

Tout va bien, mon amour ? La main de mari sur mon épaule. L'émission de radio est terminée, une nouvelle commence. L'ail est haché finement sur la planche en bois. Je réponds Oui, et toi ? Là, il marque un temps. Pas assez long pour que j'attrape un citron. Il m'annonce qu'il vient de terminer l'écriture de son dixième roman. Je n'ai pas encore fini la préparation de mes courgettes. Je dis Bravo mon amour et j'embrasse sa main. Je ne me retourne pas. Je pense

qu'il comprend que mes yeux ne parleront pas d'amour, alors il n'insiste pas, m'embrasse la nuque, verse du café dans sa tasse et retourne à son bureau. Penny s'ébroue et revient s'allonger sur mon pied. J'ai oublié une courgette, je la coupe en deux dans le sens de la longueur puis en tronçons de six centimètres. Dehors, le soleil brille plus fort. Un autre moineau vient se poser sur le rebord de la fenêtre, je souris.

— C'est un sujet, ton mari. Tu devrais y penser.

— Je ne veux pas écrire sur mon mari.

— Sur ta mère alors, la mère, c'est toujours un sujet.

— J'ai déjà écrit sur ma mère. Tout le monde écrit sur sa mère.

— Pas faux. Je pense que sur ton mari ce serait plus fort, moins prévisible. Parle de la différence d'âge. De ce que tu ressens.

— C'est personnel.

— Tu te moques de moi ? Tout ce que tu écris est personnel.

— Justement, je n'écris plus.

— Sérieusement, t'en es où de ce roman ?

— Nulle part, et encore, nulle part est un endroit où j'aimerais être.

Je suis à deux cent trente-six kilomètres du bureau de Marc, mon éditeur, de son fauteuil en cuir Eames, de son joli foulard en soie, assise sur un banc à l'entrée de l'île Simon. Je viens de courir onze kilomètres avec Penny, soit huit tours de l'île, soit huit minutes par tour. Runkeeper m'a félicitée pour ma performance du jour. Penny me fixe, s'ennuie. Elle m'implore de raccrocher. Elle veut la balle.

— Viens nous voir quand tu seras à Paris, je t'emmènerai déjeuner.

Encore un déjeuner. Une coupe de champagne rosé accompagnée de quelques gougères au fromage. Il commandera le foie gras puis la pièce de bœuf. Il ne prendra pas de dessert mais un café. Il me posera des questions sur ma vie en province. Je lui mentirai. Il se satisfera de mes réponses. Il me dira que le plus important est d'écrire, que tout le reste n'a pas d'importance. Il me dira ces mots vêtu d'un pull en cachemire. Il me dira que j'ai eu raison de quitter Paris, que s'il le pouvait il n'hésiterait pas. La vie en province est plus douce, il me l'assure. Il me dira que ce choix est lucide. Qu'il le trouve très courageux. Que je vais faire des économies. Que personne de nos jours ne vit uniquement de l'écriture. Que je dois trouver un travail

alimentaire. Il me dira que c'est comme habiter en banlieue mais en mieux, qu'une heure de train c'est plus confortable qu'une heure de métro et beaucoup moins dangereux. Même s'il sait que je me fous du danger. C'est d'ailleurs ce qu'il aime dans mon écriture. Il comprendra ma difficulté à abandonner mes rêves d'adolescente mais me promettra que bientôt j'en sortirai grandie. Il m'accueillera dans le monde des grandes personnes, celui des renoncements. Il me dira que c'est une belle occasion, que je vais faire des rencontres, me livrer à de nouvelles activités. Il m'affirmera qu'on a toujours plus de temps en province. Il me dira d'observer le monde, de l'absorber. Que tout est matière à écrire. Il me dira de ne pas m'inquiéter, que bientôt l'inspiration reviendra. Pour finir, il me reparlera du planning de la prochaine rentrée littéraire. Si je lui envoie vite quelque chose, je pourrai en être.

— Je te dirai, promis. À bientôt, Marc.

Je mords l'intérieur de ma bouche. J'ai un léger goût de sang, pas désagréable. Tiens bébé, va chercher. La balle en plastique rose rebondit contre un arbre et tombe dans la Loire. Pardon, bébé. Sur le chemin du retour, j'ouvre Instagram. Le nom d'un homme de mon âge vient d'apparaître dans la liste d'un prix littéraire. Je rentre dans une petite dame, elle râle, je m'excuse, ça me donne envie de pleurer. La fille d'une campagne de parfum vient d'emménager dans son nouvel appartement. Elle a des fleurs dans des vases anciens posés sur le sol de son salon, vieux parquet en chêne et meubles chinés. J'aime les fleurs et les meubles chinés.

Je choisis un hortensia pourpre et une tige de *Delphinium* bleu ciel. Véro, la fleuriste, me félicite pour l'association des couleurs. Elle me propose quelques chardons et trois tiges d'œillets verts. Elle connaît mes goûts. Penny s'impatiente, elle a soif. Je paie. Les fleurs coûtent deux fois moins cher qu'à Paris. Chez moi, il y a toujours trois bouquets : un sur la table basse, un sur la commode de la chambre, un dans la cuisine.

Mon mari a déposé son manuscrit sur la table de jardin. Il a collé un post-it avec un cœur. Il s'est absenté pour la journée. Je remplis une théière d'eau, j'y mets les fleurs, la dépose à côté de la corbeille à fruits. Je m'installe par terre, un coussin dans le dos, verse du café froid dans une tasse. Je me relève, tire un œillet vert du bouquet et glisse sa tige dans ma brassière de sport. Il me chatouille le menton.

Cindy, de l'émission *Famille XXL*, est en train d'accoucher de son huitième enfant, elle hurle dans la télé de ma voisine du dessous.

J’entends tout. C’est ça, vivre dans l’ancien, nous a glissé l’agent immobilier avec un sourire complice avant qu’on signe notre bail. Il n’a pas précisé que notre voisine du dessous regarderait la télévision plus de dix heures par jour. Qu’on l’entendrait se moucher une vingtaine de fois par jour. Que tous les matins, avant huit heures, elle téléphonerait à son fils. Que la voir fumer, manger, regarder son téléphone sur sa terrasse allait me donner envie de brûler sa terrasse. Il n’a pas non plus spécifié qu’elle possédait un lapin nain dont la cage trône sur le palier nuit et jour, été comme hiver. Je mets un casque sur mes oreilles.

Le livre m’est dédié.

À la page un, l’écrivain pousse la porte d’entrée et découvre le cadavre de sa femme dont la tête a été tranchée et dérobée. Le début, c’est presque le plus important, c’est là que je sais si oui ou non le livre va me plaire. À la page cinquante, les vaches dans le champ à côté de la maison de l’écrivain tombent malades et meurent. Les images affluent, les larmes montent. Les hommes peuvent tous mourir, mais pas les animaux. À la page cent huit, l’écrivain fauché surprend son voisin en train de dévorer le cadavre de son fils. À la page deux cent, les habitants du village brûlent des femmes et des hommes sur un bûcher. Penny pose ses pattes avant sur mes épaules. J’ai bu toute la cafetière. Il est dix-huit heures, je débouche une bouteille de vin rouge. Le roman se termine à mon troisième verre. J’ai rongé mes ongles, je me suis à moitié arraché celui du pouce. À la dernière page, l’écrivain fauché retrouve la tête de sa femme au milieu d’autres têtes de femmes. Il décrit son visage et c’est beau. Il embrasse ce qu’il reste de la bouche de sa femme. Et il s’en va avec elle, dans ce monde en feu.

J’ai envie de vomir, de pleurer, de taper, de courir.

J’entends une mouche voler. Mon mari a commandé en ligne une tapette à mouches électrique. Elle est dans le salon, à côté de son bureau. Chaque fois qu’il déclenche la petite décharge, il sourit. Un de nos plus gros sujets de dispute. Je ne tue plus aucun animal. Je laisse les moustiques me piquer. Les toiles d’araignée décorer les poutres. Des miettes sur la table pour nourrir les fourmis. Je leur murmure de se dépêcher, de rester cachées.

Je repose le manuscrit sur la table de la cuisine.

Je descends au deuxième étage. Derrière la fenêtre, ma voisine dort devant la télé. Des canettes de bière sur la terrasse, une assiette avec des mégots et les restes d’une salade de carottes râpées sur la rambarde. Je m’agenouille à côté du lapin, mets mon doigt dans sa

cage. À lui, je peux raconter le coup de fil de mon éditeur, la balle en plastique rose qui flotte quelque part dans la Loire, le roman incroyable de mon mari, la jalousie dans mon ventre, la honte de la jalousie, la jalousie qui devient détestation, détestation de moi, de lui, de tout. À lui, je peux dire que j'aurais aimé écrire ce livre et que ça me tue. Je parviens à caresser son oreille, lui promets qu'un jour je le sauverai. J'entends ma voisine se moucher. La porte du rez-de-chaussée claque. Les pas de mon mari dans l'escalier. Je colle ma joue à la cage.

Je murmure Tout va bien, tout va bien, ton roman est beau, toi aussi tu es beau, et je t'aime, et je t'admire, tout va bien, oui, tout va très bien.

Mon mari déjeune avec un éditeur à Paris. Il a passé du temps à choisir sa tenue. Son train est à dix heures, il partira à neuf heures trente de la maison. Je lui ai annoncé la veille que j'avais fini la lecture de son livre, avec une bouteille de champagne dans une chaussette rafraîchissante, quelques bougies parfumées, un appartement propre, un morceau de pecorino à la truffe sur une planche en ardoise et du pain de campagne toasté. La vérité est que je l'ai terminé il y a quatre jours. J'avais besoin de temps pour digérer, accepter la confusion de mes sentiments et réussir à bien formuler les choses. J'ai dit que j'étais fière, que son roman était puissant. Je n'ai pas parlé de ma jalousie, de cette brûlure dans mon ventre. Je l'ai embrassé et son haleine sentait le pecorino à la truffe.

C'est quoi ton programme aujourd'hui ? Je vais tirer mon chariot jusqu'aux halles et le remplir de trucs pendant que tu signeras avec l'éditeur de cette prestigieuse maison d'édition. Mon mari a insisté pour investir dans ce chariot. Je n'en voulais pas. Trop cher, le prix d'un resto, et toutes les vieilles en ont un. Mais il a dit que j'allais me détruire le dos à force de porter tous ces sacs, il a dit Pourquoi tu t'infliges ça ? Tu n'es obligée de rien. Il a dit que si je voulais il pourrait se charger des courses, mais je ne voulais pas. Il a dit T'es têtue, et un matin il est allé choisir ce chariot rose à quatre-vingts euros en promotion. Je dois reconnaître qu'il avait raison, il y a une poche pour ranger ma carte bleue et mes clés, c'est pratique et la couleur me plaît. Donc remplir ce joli chariot rose de légumes, de fromage et saluer toutes les petites vieilles que je croise.

REMERCIEMENTS

Sans certaines personnes, ce roman ne serait pas entre vos mains aujourd'hui. Je veux les remercier.

Merci à Erwan, mon amoureux, mon premier lecteur, mon épaule.

Merci à mon éditeur, qui y a cru, qui n'a pas eu peur de cette folie.

Merci à Brigitte, ma libraire, lectrice et amie pour son regard et son écoute.

Merci à Babeth pour son soutien tout au long de cette année et ses encouragements au moment où je n'y croyais plus.

Merci à la bande du Dame Jeanne d'avoir mis de la joie dans les périodes de doute et d'attente.

Merci à Joffrine pour sa générosité.

Merci à Jacques et à sa passion pour les anagrammes.

Merci à Leïla de m'avoir défendue et si bien conseillée.

Merci à toutes les associations de défense des animaux, L214 et tant d'autres, de m'avoir ouvert les yeux.

Couverture

Titre

Dédicace

Je suis assise sur…

— C’est un sujet,…

Mon mari déjeune avec…

Remerciements

Table des matières

Copyright

De la même autrice

Présentation

Achevé de numériser

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© Éditions Gallimard, 2025.

DE LA MÊME AUTRICE

BIANCA, *roman*, Éditions Julliard, 2016. « Pocket » n° 16180.
HOPE, *roman*, Éditions Julliard, 2017. « Pocket » n° 17107.
SUJET INCONNU, *roman*, Éditions Julliard, 2018. « Pocket » n° 17551.
JE L'AIME, *roman*, Éditions Julliard, 2019. « Pocket » n° 17923.
ZONE GRISE, *récit*, Éditions Flammarion, 2020.

LOULOU ROBERT

Déshumaine

« Alors je peux lui dire. Que je suis mariée, qu'à son âge j'étais folle et que je le suis toujours, que je pourrais tuer pour ma chienne, que je pourrais tuer, que j'ai toutes ces images en moi, que j'ai un monstre dans le ventre, un lapin dans la tête, dans une cage, sur un palier, que je suis pleine de colère, que je n'écris plus, que ça me tue à petit feu, que j'aime mon mari, que bientôt son roman va sortir en librairie, que je veux lui faire du mal, que je vais devoir rentrer pour promener Penny, que je suis morte, que je suis bonne à enfermer, que je l'ai déjà été, que j'aimerais qu'il me baise encore, que ça soit beau comme une danse, que je n'ai jamais parlé comme ça, que je veux qu'il me salisse, qu'il me griffe jusqu'au sang, que demain j'irai faire les courses aux halles, que je ne veux plus penser, juste ressentir, agir, comme un animal, que s'il veut partir, qu'il le fasse maintenant. »

La prose nerveuse et crue de Loulou Robert ainsi que son humour à vif disent en creux un monde d'où s'absente une humanité de moins en moins bienveillante. Un roman aussi puissant que troublant.

Déshumaine *est le cinquième roman de Loulou Robert.*

Cette édition électronique du livre
Déshumaine de Loulou Robert
a été réalisée le 21 mars 2025
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073070340 – Numéro d'édition : 632665).
Code produit : Q06877 – ISBN : 9782073070371.
Numéro d'édition : 632668.
Composition et réalisation de l'epub : IGS-CP.